

BULLETIN MENSUEL

DE L'A.D.I.R.



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - INV. 34-14

Le Choix



Devant l'ennemi, la Résistance a été la France debout. Délivrée de l'ennemi, elle doit être la France en marche.

BERNANOS.

Depuis que notre Association existe, celles qui en ont porté la responsabilité l'ont toujours maintenue dans la voie que nous lui avions choisie ensemble. C'est ainsi que nous avons préservé notre unité. Aujourd'hui encore, et quoiqu'il puisse en coûter à beaucoup d'entre nous, nous resterons fidèles à cette attitude ; et si nous avons tenu à ce que ce numéro de « Voix et Visages » paraîsse à la veille du Référendum, vous n'y trouverez, chères camarades, aucune prise de position.

Mais ce qu'il est nécessaire de nous rappeler, en cette heure si importante de l'histoire de notre pays, c'est la valeur que garde notre engagement dans la Résistance. Il y a eu un jour de notre vie où nous avons assumé à notre faible mesure le destin de la France et où nous nous sommes engagées à la servir. C'est notre fierté, mais c'est aussi ce qui ne cesse d'être pour nous le plus impérieux des devoirs. Cet engagement, nous le ressentons plus que d'autres, nous femmes déportées et internées qui l'avons scellé avec nos sacrifices, et qui ne l'avons jamais, n'est-ce pas ? renié...

Il y a une attitude qui nous est interdite, qui serait une trahison envers tous nos camarades et surtout envers nos morts, c'est l'abstention. Nous ne devons cesser de peser de toutes nos forces sur le destin de notre pays dans le sens où notre conscience nous y engage. Nous devons apporter à la patrie notre service le plus désintéressé. Nous devons lutter pour que renaisse l'esprit civique. Nous devons le faire avec tout ce qui nous reste de force, avec la même abnégation qu'en temps de guerre, même s'il faut sacrifier notre repos et nos intérêts les plus légitimes.

Chères Camarades, en cette heure du choix, comme au temps de la Résistance, c'est la France qui commande.

un grave problème...

LA VIEILLESSE

Les progrès de la science, mettant au service de la médecine des thérapeutiques nouvelles, ont permis à nombre de Français, d'augmenter considérablement leur espérance de vie et d'accéder à une vieillesse prolongée.

Les statistiques nous apprennent qu'il y a actuellement en France, 16 % de personnes âgées de plus de 60 ans contre 10 % seulement en 1851, et que cette proportion peut passer à 18 % en 1970.

Schématiquement, la pyramide des âges se présente de la façon suivante :

3 millions et demi de Français ont 60 ans ;

2 millions et demi de Français ont 70 ans ;

1 million de Français ont 80 ans et plus.

Il faut aussi savoir que le nombre de grands vieillards du sexe féminin est

plus considérable. En effet, sur les 7 millions de personnes âgées de plus de 60 ans, il y a 4.100.000 femmes. Notons que dans cette proportion, pour 100 hommes de 60 à 65 ans, on compte 135 femmes, que pour 100 hommes de 80 ans et plus, on trouve 200 femmes.

Cette prolongation de la vie humaine peut certes être considérée comme un progrès ; cependant, dans de trop nombreux cas, elle pose un sérieux problème.

Quelle n'est pas, en effet, l'angoisse de celui ou celle, qui constate les premiers signes de vieillissement : vue qui faiblit, fatigabilité accrue pour accomplir les moindres travaux, fléchissement de la mémoire, etc.

Et, pour beaucoup, à cela s'ajoute l'impression de ne plus être utile, la crainte de devenir une charge et celle non moins aiguë de manquer de ressources au moment même où l'aide d'autrui devient plus nécessaire.

Devant ce problème nous nous sommes penchées, et, pour tenter de le résoudre nous nous adressons à celles d'entre vous qui peuvent penser que dans quelques années, quelques mois peut-être, le besoin se fera sentir de rechercher un mode de vie, différent peut-être de celui qu'elles mènent actuellement, le moyen de vivre une paisible vieillesse.

Nous leur demandons de nous faire connaître de quelle manière elles envisageraient, le moment venu, d'organiser leur vie.

Nous n'avons aucune solution à proposer dans l'immédiat, mais pour orienter l'action que nous désirons mener, il nous est indispensable de connaître à la fois les désirs et les besoins de nos adhérentes. Notre vœu le plus cher, serait de faciliter à celles de nos camarades qui le désireraient, la possibilité, après les dures années de captivité qu'elles ont connues, de mener une fin de vie aussi longue et exempte de soucis que possible.

JOURNÉE NATIONALE
DU SOUVENIR
—
FRANÇAISES et FRANÇAIS
le 11 NOVEMBRE
ACHETEZ LE
BLEUET de FRANCE



Emblème des Anciens Combattants
et Victimes de la Guerre

AU PROFIT des VEUVES - ORPHELINS
et ASCENDANTS

A. - M. BOUMIER

4' P 4616

LA LIBERATION DE PARIS

Nous avons pensé que toutes nos camarades seraient intéressées par ce beau récit de la Libération de Paris, texte intégral du discours prononcé par M. André Malraux, place de Rennes, lors des cérémonies du 24 août 1958.

Voici donc, après quatorze ans, cette ville intacte sur laquelle est revenu l'été comme il fut revenu sur les ruines ; l'ombre effacée du général von Choltitz, l'ombre solennelle du général Leclerc devant laquelle nous nous sommes inclinés ce matin dans la crypte des Invalides ; et voici les visages des survivants, sur lesquels le temps a passé. Illustrés ou inconnus, ils sont unis aujourd'hui par le même grand souvenir qui s'efface. Déjà, pour treize millions de jeunes Français, la Libération de Paris n'appartient plus qu'à l'Histoire ; puissé-je leur parler ici en votre nom, et faire que pour ceux d'entre eux qui nous écoutent, pour toute la jeunesse éparses qui nous entendent ce soir, l'histoire se confonde avec le souvenir.

Lorsque les Forces Françaises Libres et la Résistance, nées toutes deux du même appel, se rencontrèrent dans une salle aujourd'hui historique de cette gare, chacune d'elles ne connaissait de l'autre que son action légendaire. Les F.F.L., c'était Bir-Hakeim, les batailles d'Italie, l'épopée de Leclerc, le sentiment retrouvé lorsque la France avait appris que la poignée d'hommes du général Koenig, désespérément chargée de tenir dix jours contre deux divisions, en avait tenu quatorze et avait rompu l'encerclement de Rommel. Ces combattants étaient le « Non » du 18 Juin, devenu vivant. Nullement une sorte de Légion française au côté des Alliés, mais l'éternelle poignée de ceux par lesquels tout ce qui dépasse les individus commence ou recommence : la légion des témoins. Les témoins de la continuité nationale, ceux qui proclamaient que même si la France n'était plus en France, même si elle n'était plus que dans le désert d'Afrique, elle restait vivante, parce que dans ce désert, le monde reconnaissait son image.

La Résistance — la vraie, celle qui symbolise ici le Président de son Conseil National : l'ensemble des forces clandestines qui avaient pour mission de préparer l'insurrection — était beaucoup plus mal connue. A cause de son caractère secret. A cause de trop d'efforts pour l'anexer, depuis qu'elle a disparu... Peu importe : ses morts se sont reconnus entre eux, à ce qu'ils sont tombés sous les mêmes balles, ou morts dans les mêmes camps. Pour les F.F.L., pour tous ceux qui communiaient obscurément avec elle, elle était l'organisation souterraine, et les groupes francs qui avaient osé attaquer en plein jour le Palais de Justice pour délivrer nos prisonniers.

Lors du débarquement de Normandie, cette Résistance-là comptait plus de morts que de vivants. Pour ses survivants, hommes et femmes, elle est d'abord le souvenir de la plus profonde fraternité virile qu'ils aient connue. Elle est le souvenir d'avoir engagé — et d'abord avec leurs mains nues — le combat avec un ennemi démesurément plus fort qu'eux, le souvenir d'avoir tenu dans ces mains périssables une parcelle du refus de la France, du destin de la France ; d'avoir été les compagnons obscurs de l'homme qui en maintenait alors l'honneur comme un invincible songe ». Il y a

bien des façons de définir l'honneur, mais il n'y en a qu'une, de ressentir l'humiliation. Aucun des combattants de la 2^e D.B. qui sont ici n'a oublié le sentiment qu'il éprouva lorsque sa division se trouva pour la première fois en face des chars allemands ; aucun résistant n'a oublié le sourire crispé qu'il sentit passer sur ses lèvres lorsque, entré la veille dans la Résistance (et revolver en poche ou non) il rencontra le premier officier allemand. Ni le sentiment qu'il éprouva lorsqu'il échangea les signes de reconnaissance avec son premier camarade inconnu...

1944. L'armée anglo-américaine atteint alors Avranches. Mais la 2^e D.B. a débarqué en Normandie, et la Résistance va devenir l'insurrection.

Le 10 août, grève des cheminots ; le 15, grève de la police ; le 18, grève des postiers. La radio a suspendu ses émissions, les journaux de la collaboration cessent de paraître. Les syndicats décident la grève générale. Le 19 au matin, l'insurrection, commandée par le général Chaban, délégué militaire national, et par le colonel Rol, chef des Forces Françaises de l'Intérieur pour l'Ile-de-France, occupe les mairies, les ministères, les

mitrailleuses avec les revolvers, les mitrailleuses avec les mitrailleuses ; celui qui lance à découvert, sur les chars, les bouteilles incendiaires. Elle n'en est pas moins beaucoup plus assurée de développer la guérilla que de maintenir l'occupation des édifices. Mais le 24 au soir, les chars du colonel Billotte atteignent la Croix-de-Berny, ceux du colonel de Langlade le pont de Sèvres, ceux du capitaine Dronne l'Hôtel de Ville. La Marseillaise ininterrompue qui les suit depuis la porte d'Italie, éclate furieusement sur la place. Le capitaine entre dans les salons du Préfet. Un micro surgit devant M. Parodi, délégué du général de Gaulle. « J'ai devant moi, dit-il, un capitaine français qui vient d'entrer dans Paris le premier. Son visage est rouge. Il est sale et pas rasé. Et pourtant, on a envie de l'embrasser... »

Car la Résistance a conquis sa radio, et les micros ont reparu. L'appel aux armes a été diffusé tous les quarts d'heure, suivi de La Marseillaise et des nouvelles de l'insurrection ; Pierre Crénesse, interviewant dans un petit café, au bruit des balles, le président du Conseil National de la Résistance, a assuré le premier reportage de la radio insurgée. Pauvres moyens, pauvre diffusion ! Mais cette nuit, l'électricité, d'abord répartie par secteurs, va, pendant une heure entière illuminer Paris, et lui porter, avec la lumière, le grandiose balbutiement de l'émission de la Libération :

« Parisiens, dit Schaeffer, ne quittez pas l'écoute ! Nous sommes fous de bonheur ! Notre émission n'est pas réglée. Nous n'avons pas mangé depuis trois jours. Il y a des camarades qui ont fait le coup de feu depuis ces 3 jours et qui reviennent au micro. Nous sommes saouls peut-être, mais saouls de joie et de bonheur... » Il ne peut continuer ; d'autres prennent sa place : « Ouvrez vos fenêtres ! Pavoisez vos maisons ! » Enfin, il reprend : « Je suis mandaté par le Gouvernement provisoire de la République pour parler à Messieurs les curés qui peuvent m'entendre ou qui peuvent être avertis immédiatement. Je leur dis de faire sonner immédiatement les cloches à toute volée ! »

Alors, sur l'illumination de la ville si longtemps éteinte, sur la ville si longtemps muette, l'immense hosanna des cloches emplit la nuit de la délivrance.

Pourtant, ce n'est pas fini. Aux voix de la radio se joint le martèlement du canon : les batteries allemandes de Longchamp tirent sur Paris. Mais les chars du colonel Billotte avancent dans la brume de l'aube, atteignent le Châtellet dans la matinée ; ceux du colonel Dio, secondés eux aussi par les Forces Françaises de l'Intérieur, atteignent la Tour Eiffel. A midi et demie, le drapeau tricolore y flotte pour la première fois depuis quatre ans ; un autre drapeau, immense, se déploie du sommet de l'Arc-de-Triomphe jusqu'au sol lorsque les chars du colonel Billotte s'engagent sur la place de l'Etoile. Quand les premiers soldats se dirigent vers la dalle du Soldat Inconnu, un obus allemand passe sous la voûte : les combats continuent. Plus pour longtemps. A 10 heures, le colonel Billotte a adressé son ultimatum au général von Choltitz. Après la dernière lutte des derniers chars allemands, le général se rend. A 4 h. 15, il arrive dans la salle de billard de la gare

Montparnasse, en face d'un jeune officier qui dit entre ses dents : « Maintenant, ça y est » et à haute voix, en allemand : « Je suis le général Leclerc. »

C'était ici, il y a quatorze ans...

La convention de reddition est signée entre le général Leclerc, le colonel Rol, commandant les F.F.I. de l'Ile-de-France, et le général von Choltitz. Un quart d'heure plus tard, le général de Gaulle passe, et part pour le ministère de la Guerre où il arrivera à 5 heures après avoir été accueilli par une fusillade rue Éblé. Il sera le soir à l'Hôtel de Ville, où vous lui direz, Monsieur le Président du Conseil National de la Résistance : « Au moment où nous sommes rassemblés par la même volonté et sans qu'aucune distinction de parti, de croissance ou d'origine ait pu nous séparer, j'ai la joie et le devoir d'exprimer d'abord notre immense gratitude à celui qui, sans attendre et sans tergiverser, a, dès le premier jour, dit « non » à l'ennemi et à la trahison. Il fut le premier ; ce qui se passe sous nos yeux dans Paris libéré manifeste que la France entière redit aujourd'hui avec moi ce « non » du premier jour. »

Et pendant que s'éteignent les dernières fusillades, passent les chars français dont la poussière de Normandie a disparu sous les fleurs ; et les soldats embrassés depuis le matin inclinent sur la dalle du Soldat Inconnu leur visage couvert de rouge à lèvres...

Le lendemain ce sera la légendaire descente des Champs-Elysées. La Libération de Paris est terminée.

Que Paris eût été libéré — un peu plus tard — sans la Résistance, donc sans l'insurrection, et sans la 2^e D.B., nul ne l'ignorait. Le véritable objectif de ces combats fut bien moins de reconquérir la ville, que de retrouver la France. La France à laquelle les adversaires du général de Gaulle ne croyaient pas, parce qu'elle n'existaient que dans le cœur de ceux qui combattaient pour elle. C'est pour cette France, et pour rien autre, qu'ils l'ont su ou non, que sont tombés les morts de la Libération de Paris. Pour retrouver une fierté mystérieuse dont la perte les séparaient de tout le passé de la Nation, fierté dont beaucoup d'entre eux ne savaient qu'une chose, c'est qu'à leurs yeux, la France l'avait perdue. La liberté, l'indépendance, les Alliés eussent suffi à les leur rendre. Et ces combattants ne se sont pas trompés : car la France ne s'est pas redressée en s'appuyant sur leur victoire, mais en s'appuyant sur leur combat et sur leur sacrifice. L'insurrection triomphante de Paris est sœur de l'insurrection écrasée de Varsovie.

Ni la France, ni le monde, ne s'y méprisent. Tandis que les villes de l'Amérique latine pavoisaient, les cloches de cette Libération, d'église en église et de la Bretagne à la Provence, empilaient le ciel d'été ; et pendant qu'elles sonnaient, la radio transmettait les paroles prononcées à l'Hôtel de Ville, par le général de Gaulle : « Paris martyr, mais libéré par son peuple, lutte avec toute la France. » Et toute la France apprenait que Paris s'était libéré lui-même : ceux de la Première Armée en marche vers le Rhin, ceux des maquis au combat pour les rejoindre au-delà de leurs provinces reconquises, la France combattante et la France prisonnière dans les camps d'extermination — celle de la joie et celle de l'enfer.

Alors, dans tous les bagnes depuis la Forêt Noire jusqu'à la Baltique, l'immense cortège des ombres qui survivaient encore se leva sur ses jambes flageolantes. Et le peuple de ceux dont la technique concentrationnaire avait tenté de faire des esclaves parce qu'ils avaient été parfois des héros, le peuple dérisoire des tondus et des rayés, notre peuple ! pas encore délivré, encore en face de la mort, ressentit que même s'il ne devait jamais revoir la France, il mourrait avec une âme de vainqueur.

Telle est la simple et grande histoire que nous commémorons aujourd'hui — peut-être parce qu'aujourd'hui, la France ose la regarder en face. Jeunesse à qui elle appartient, avant que sonnent de nouveaux cloches de Paris, les témoins qui m'entourent, et la poignante assemblée d'ombres que j'évoquais tout à l'heure, te disent avec la voix presque basse qui éveille les dormeurs : « Ecoute ce soir, jeunesse de mon pays, ces cloches d'anniversaire qui sonneront comme celles d'il y a quatorze ans. Puisses-tu, cette fois, les entendre : elles vont sonner pour toi. »

ANDRÉ MALRAUX

CE FAUTEUIL

A Madame Dominique Parodi, mère de René Parodi, résistant de la première heure, mort à Fresnes, en 1942 ; de Paulette Parodi et Jacqueline Chatenet qui nous ont toujours aidées et encouragées avec tant de cœur ; d'Alexandre Parodi, délégué général du Gouvernement provisoire en France, actuellement ambassadeur de France au Maroc, président des « Amis de l'A.D.I.R. ».

En remerciement de ce que — à travers eux — nous lui devons.

Qu'ils nous sentent près d'eux dans la douleur qui les a frappés.

Un grand fauteuil
Et deux mains calmes,
Deux mains qu'avait affinées l'âge
Sans les vieillir,
Deux mains que l'on aimait tenir
Et qui vous donnaient la douceur
Comme un sourire.
Un grand fauteuil,
Des yeux voilés,
Des yeux faits de sérénité
Et de candeur,
Des yeux qui menaient jusqu'au seuil
D'un monde dont le seul accueil
Rendait meilleur.
Un grand fauteuil
Et un regard
Où l'on puisait la paix de l'âme
Et la confiance
Et tant d'amour et d'innocence
Que les soucis et les malheurs
Perdaient leur sens.
Dans notre château intérieur
Est une chambre
Eclairée par une lueur
Plus chaude que tous les soleils.
Ni le vent ni la pluie n'y entrent,
Ni le temps : et le grand fauteuil,
Et les mains, le regard d'accueil
Y brillent.

ANNE-MARIE BAUER



LA MARSEILLAISE DE RODIN

Sentiments d'autant plus profonds qu'ils étaient liés, en 44, à la menace de la torture, à la connaissance des camps d'extermination qui déployaient jusqu'à la Baltique l'atroce cortège d'ombres qui attendait les vaincus. Survivants de la Résistance, nos frères dans l'ordre de la nuit, vous pouvez vraiment dire, sans avoir besoin d'élever la voix, que vous avez combattu en face de l'enfer.

Telles sont donc les Forces Françaises Libres et la Résistance, au début d'août

La Vie de nos Sections

Section Haute-Savoie

Nous nous sommes retrouvées au nombre de 20, à Annemasse, venant de Savoie et de Haute-Savoie.

Un camarade de l'association « L'Amicale des déportés d'Annemasse » avait prévenu M. le Maire, pour qu'il retardât un peu l'heure du défilé, et, ainsi nous avons pu y prendre part.

Mme Claire Davinroy et Mlle Micheline Maurel, résidant à Genève, nous ont rejoints place de la Mairie.

A l'issue du défilé, où des gerbes furent déposées au Monument aux morts et au « Pax » (ex-prison de la Gestapo), nous avons été conviées à la Mairie à un vin d'honneur.

M. le Maire, après quelques mots de bienvenue, donna la parole à son adjoint, M. Deffaut, lequel était maire pendant l'occupation, et qui a fait preuve d'un dévouement connu de tous, pour les résistants internés au « Pax », à Annemasse, en 43 et 44. Il exalta le courage et le patriotisme des déportés en général et des femmes en particulier. En nous remerciant d'avoir choisi Annemasse pour notre sortie, il nous dit son espoir de nous voir revenir.

Au sortir de la mairie, ce furent nos camarades déportés d'Annemasse qui voulurent à leur tour nous accueillir pour un second apéritif, auquel prenait part une fois encore, M. Deffaut.

Avant de nous séparer, j'ai remercié au nom de l'A.D.I.R., et nous avons gagné l'Hôtel de France, pour notre repas, qui fut très bien servi, dans une petite salle

DECORATIONS

Par décret en date du 1^{er} juillet 1958, ont été nommées au grade de Chevalier de la Légion d'honneur : Mmes Abarnou Alice ; Bouvron Jeanne, née Le Boyer ; Duponchelle Raymonde. Ces nominations comportent l'attribution de la Croix de guerre 1939-1945 avec palme.

Par décret en date du 1^{er} juillet 1958, la Médaille militaire a été concédée à Mme Basille Marcelle, née Edouard. Cette concession comporte l'attribution de la Croix de guerre 1939-1945 avec palme.

Par arrêté du 26 juin 1958, la Médaille de la France libérée a été attribuée à Mmes Biard, née Grasser Amélie ; Boucher, née Willecocq Marie-Louise ; Flochlay, née Cuzon Marie ; Fouillot, née Le Sauvage Alice ; Joyaud, née Russ Lise.

Par arrêté du 21 avril 1958, la Médaille de la France libérée a été attribuée à Mme Ehlinger, née Polla Adrienne.

Mme Meneau Angèle, de Tours, décédée en décembre 1944, à Ravensbrück, a été nommée à titre posthume, Chevalier de la Légion d'honneur. Elle était la mère de notre camarade Mme Dubois, également des 27.000.

Viennent d'être nommées au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur nos camarades Mmes Agniel Michèle, Brouste Suzanne, Chatenay Renée, Collin Marie, Coache Raymonde, Fleury Jacqueline, Gaston Paulette, Gubier Marie, Lassauque Paulette, Lambolez Suzanne, Le Bras Marie, Lecoanet Marguerite, Le Quellec Madeleine, Moet Geneviève, Michelot Jeanne, Parisey Mathilde, Perrin Marthe (déléguée pour le département de Saône-et-Loire), Rémy Gabrielle, Roquigny Marie-Claire, Vallot Eugénie, Venon Cécile, Wackherr Françoise.

rien qu'à nous. (Repas très gai et fraternel qui se prolongea jusqu'à vers 16 heures.) Après quoi, nous prîmes le tram, direction de Genève, pour une visite de la ville. En réalité, celle-ci fut passablement écourtée, le temps étant peu favorable. Sur l'invitation de Mme Davinroy, nous avons envahi sa chambre et nous y sommes laissées gâter de friandises, tout en jouissant de la belle vue qui, de sa fenêtre, s'offre sur le lac. Que cette bonne amie me permette de lui adresser encore une fois ici, les remerciements de toutes.

Excellent journée qui fut, dans tous les coeurs, un rayon de soleil malgré l'absence de celui-ci.

CH. VAILLOT

Section Alpes-Maritimes

Ce fut Mme Vernas qui nous reçut dans sa villa du Mont-Boron lors de notre dernière réunion du 10 mai. Comme toujours très bonne ambiance, malheureusement nous comptions plusieurs défections : celles de Mmes Meyer et Hirth empêchées par l'arrivée inopinée de parents alsaciens, Mme Texier à la veille de son opération, Mme Houry, toujours en déplacement avec son mari. Au total dix présentes : Mmes Vernas, Leculier, Duhamel, Lemoine, Frigard, Morland, François, Buestin et deux futures adhérentes, Mmes Bazin et Boussuge. Un projet a été ébauché pour une sortie d'été dans la propriété de Mme Leculier, à Opio.

PAULE BERNARD

(Paule Dupont, 37.000, Ravensbrück-Mauthausen) présentera son film documentaire en couleurs :

« TROUBLANTE ASIE : LOTUS, OPIUM ET KIMONOS »

(tourné au Laos, à Bali, à Hong-Kong et au Japon)
les 8, 9 et 13 NOVEMBRE 1958

à PARIS, SALLE CHOPIN-PLEYEL

et cet hiver, en province
(Brest, Lyon, etc.)

Renseignements publiés ultérieurement.

ANNONCES

La Croix-Rouge Française demande des renseignements sur :

Hedwig Laussmann ou Edith Lassmann dont la dernière adresse connue est 19, rue de Chateaubriand, à Paris-8^e. Elle est née le 6 juin 1905. La justice de Leipzig aurait établi un avis de décès qui n'a pas été confirmé.

Celles d'entre vous qui auraient connu cette personne voudront bien écrire à l'A.D.I.R. D'avance nous les en remercions.

Une de nos camarades présentant toutes garanties de compétence et d'honorabilité, recherche à mi-temps un poste de vendeuse dans petit magasin, surveillance, remplacements, etc.

S'adresser à l'A.D.I.R.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Didier, petit-fils de notre camarade Mme Basille. Gonfreville-l'Orcher, 6 juin 1958.

Yves, 3^e enfant de notre camarade Yvette Bunel. Alençon, 16 juillet 1958.

Claudine, arrière-petite-fille de notre camarade Mme Mène. Toulouse, 25 août 1958.

MARIAGES

Yves Curvale, fils de notre camarade Mme Curvale, a épousé Mlle A.-M. Lecharles. Toulouse, 4 août 1958.

Paulette Fontes, fille de notre camarade Mme Fontes, a épousé M. Robert Leutard. Toulouse, 14 juin 1958.

Notre camarade Mme B. Toutin a marié son fils. Sandillon, 19 mai 1958.

Claude Félix, fils de notre camarade Mme Félix, a épousé Mlle Monique Villière. Mézières, 10 août 1958.

Notre camarade Mme Vve Méchin s'est remariée avec M. Louis Denis. Saint-Avertin, 26 juillet 1958.

DECES

Notre camarade Mme Frouin est décédée. Boulogne-sur-Seine, 4 juillet 1958.

Notre camarade Mme Verschueren, déléguée pour le département de l'Oise, a perdu son père. Beauvais, février 1958.

Notre camarade Mme Thiry est décédée. Saulnes, 31 juillet 1958.

M. Hugounenq, mari de notre camarade Mme Hugounenq-Legrand Suzanne, et gendre de notre camarade Mme Mac Donald, est décédé. Juin 1958.

A. D. I. R.
241, Boulevard Saint-Germain
PARIS-VII

Cotisations Adhérentes 300 fr. min.

C. C. P. Paris 5266.06

Le Gérant-Responsable : A. Postel-Vinay
Imp. Lescaret, 2, Rue Cardinale, Paris